

Jeunesse dorée

Gilles Pellerin

Numéro 155, été 2019

Québec psychédélique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91174ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pellerin, G. (2019). Jeunesse dorée. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (155), 34–39.

Québec psychédélique

Yéta pas mal wird, i bluffa toulltan. Défois,
yava dé rush danl mind. I flashait au boutt pi
yéta parfa. Kanti yava un chô, céta lui kil
donna. Laddan yéta bin flush pi wide open.
Kanti yava une foulle, yava toutt le kit danl
bag pour jouer la game bin louss pi faire flipper
le monde au bouttt. Yéta assé flyé ki feza
tripper toullmonde ben raide.

— Raôul Duguay



**À TOUS CEUX
QUI NAVIGUENT
À CONTRE-COURANT**

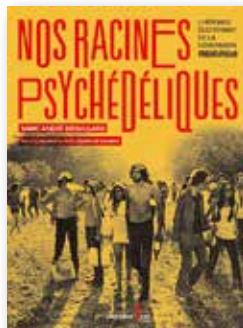


Jeunesse dorée



Par
GILLES PELLERIN*

Collage de Jean-François Couture paru dans le numéro 72 de *Mainmise*, novembre 1977.



Quiconque a connu *Planète*, *Mad* ou *Hara Kiri* sait qu'il arrive aux revues de porter l'air du temps. L'affirmation vaut pleinement pour *Mainmise*.

Le nom de la revue, lancée en 1970, avait toutefois quelque chose d'inquiétant qui tient de la prise de possession, de l'emprise et de la mise sous contrôle, bien que le sens le plus ancien du mot fasse plutôt état de la manumission, c'est-à-dire de l'affranchissement des serfs. On retrouvera un peu de tout cela dans l'éloquent ouvrage *Nos racines psychédéliques*¹ que Marc-André Brouillard a récemment fait

paraître, en collaboration avec certains membres de l'équipe du grand magazine contre-culturel des années 1970, entre autres Christine L'Heureux, Michel Bélair, Ginette Paris et Christian Allègre.

« Collaboration », le mot est central : on est invité à entrer dans *Mainmise* comme dans un moulin, sans frapper, à se glisser dans une aventure collective.

La volonté d'affranchissement qui préside à *Mainmise* et à tout le mouvement contre-culturel est claire, absolue. Au tournant des années 1960-1970, l'Occident fonce dans le mur. À l'ombre, sinon dans l'angle mort de ceux qui bombardent

Il y a deux Québec, le Québec des commerciaux, des rengaines, du canal 10, de l'exploitation patriotique, qui a ben gros d'eau et d'électricité à vendre ou se faire voler ; et le Kébec, un coin de terre sur le continent américain où des gens décident de vivre librement et de bâtir leur maison.

Georges Khal, septembre 1973, p. 216.

alors le Vietnam au napalm, qui nous gavent de cochonneries, inféodent les femmes aux hommes et inclinent à concevoir à leur service le système d'éducation, on voit poindre une autre manière de penser, de vivre, de respirer, d'aimer, d'habiter, d'apprendre. Dit autrement, ce qui germe et éclôt, c'est « cette nouvelle culture teintée de sexe, de drogue, de renouveau de la vie spirituelle, rurale et collective ». La chose se vit d'ailleurs en direct, d'un numéro à l'autre, au gré des thèmes retenus : le pot, la vie dans une commune, la libération sexuelle, « l'alimentation pleine conscience », l'élévation spirituelle, le hatha yoga, le rock, le Kébec utopik, etc. On compte même un « Spécial bonnes femmes » (mai 1974) dont le titre en fera aujourd'hui sourciller plus d'un : l'un des principaux intérêts de *Nos racines psychédéliques* tient à la réunion, d'une part, des mots, expressions, images et inventions de l'époque (ah ! ce qu'on tripait !) et, d'autre part, des commentaires, voire des rectificatifs dont on les assortit maintenant. L'écart entre les uns et les autres montre qu'à certains égards le Temps a fait du surplace et que le progrès a pris cet autobus dans lequel on est prié d'avancer en arrière. Au passage, on rira en présence çà et là d'une métaphore qui s'est égarée dans le couloir du temps, telle « le transistor de la sensualité ».

T'AS D'BEAUX CHAKRAS, TU SAIS

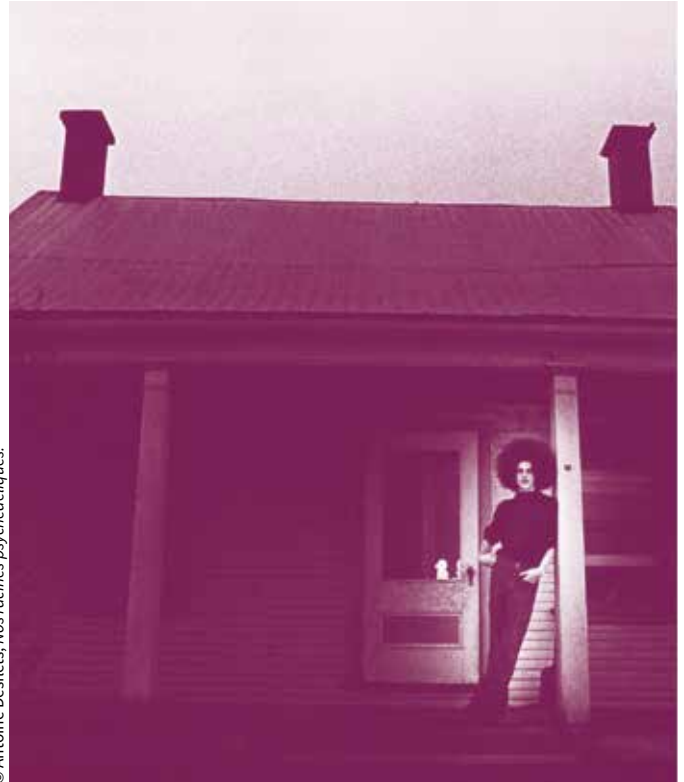
Du point de vue actuel, foncer dans le mur revient à parcourir sans cesse la moitié du chemin qui nous en sépare, ce qui tient du cauchemar, qu'on s'aide ou non d'un joint pour réfléchir à la question jadis énoncée par Zénon d'Élée. Au tournant des années 2010-2020, alors qu'on entre dans l'ère du cannabis décriminalisé (à l'ère du Verseau a succédé celle de la Pipe à eau), il n'en est pas moins utile de savoir, de se rappeler, de découvrir que la boucane a déjà existé, ainsi que quelques barbus. La légalisation en question était d'ailleurs demandée dès 1971, à titre d'adjuvant à la libération des corps et des esprits, ce qui n'incluait pas que l'État tienne boutique ! En lieu et place, un mode d'emploi, un atelier de création de pipes à hasch en fruits, diagrammes à l'appui. Stratagème bien utile quand la police fait irruption et ne trouve alors rien d'autre à vous coller que le délit de végétarisme.



Georges Khal et Jean Basile

La petite histoire a retenu que Jean Basile a créé *Mainmise* en compagnie de son pusher, Georges Khal. Le premier était romancier et journaliste au *Devoir*; le second, puits de culture classique et foreur de culture contemporaine, lancé sur le *camino* de l'époque, qui menait en Californie, dont il rapportera ce qui composait la queue de la comète beatnik. Claude Ryan, rédacteur en chef du *Devoir*, qu'on présume moins amateur de patchouli que d'encens dominical, mettra Basile en demeure de choisir entre les deux publications, avec la décision qu'on soupçonne – Basile retournera plus tard au *Devoir*, cela dit. Voilà pour le noyau autour duquel les électrons susnommés apportaient leur contribution pour couvrir le spectre éditorial d'un magazine généraliste dûment constitué, avec chroniques de cuisine et de jardinage, en passant par le courrier des lecteurs.

Mainmise disait, *Mainmise* lisait. Petite nomenclature pour nostalgiques : Timothy Leary (il est permis de fredonner la chanson des Moody Blues), Wilhelm Reich, Shere Hite, Denis Vanier, Hare Krishna, des *comics* underground, le *Whole Earth Catalog* et son pendant, le *Répertoire québécois des outils planétaires*, Jefferson Airplanes, *L'orgasme au féminin*, Raoul Duguay/Luôar Yaugud (celui de l'Infonie), Carlos Castaneda, Buckminster Fuller, Paul Chamberland, Alejandro Jodorowsky, Robert Crumb, Herbert Marcuse. Les etc. sont à votre discrétion.



© Antoine Désilets, Nos racines psychédéliques.

Le poète Denis Vanier, chez lui à la campagne.

POIL AU MENTON, POIL DANS LA MAIN

Toute nostalgie est admise, la mienne me ramène dans le Shawinigan de mes jeunes années au temps où certains se tonifiaient le karma à la « musique psychédélique » (le *h* est facultatif), ce qui ne désignait rien de précis, pourvu que ça plane. La contre-culture avait élu domicile dans la librairie Anatole Brochu, humoristiquement voisine d'un *salon de barbier* dans un entresol de la Cinquième. On se donnait autant que faire se peut des airs de Che, de Jim Morrison, époque velue, de Marie-Claire Séguin et de Louise Forestier, époque à robes longues. On pénétrait dans l'antre. En guise de carte de membre, il fallait acheter, lire et commenter *Poésie et révolution* de Walter Lowenfels. Dès lors, on avait droit à un rabais sur tout l'inventaire, magnifique au demeurant. Quant à la discussion, elle était gratuite. Cela se passait au-dessus de moi. Je me taisais. J'écoutais. Je lisais. Je n'étais pas majeur, ce qui est non seulement une question d'âge, mais aussi une manière de présenter l'un des doigts de la main aux exploiters, pollueurs et autres suborneurs à la grande semaine.

Mainmise, c'était un peu une histoire de main, de cousu main, de majeur brandi, un jeu de tarot où tu n'as pas forcément une bonne main, un guide permanent de la caresse, du voyage à Katmandou et du rafistolage. Tout était à refaire – et le reste, à rêver, à faire, à créer. Pas étonnant qu'à l'origine de *Nos racines psychédéliques* on trouve une librairie d'occasion, temple du recyclage, dans laquelle Marc-André Brouillard a

Lors de la Nuit de la poésie, le 27 mars 1970, sur la scène du théâtre Gesù, l'un des premiers collaborateurs de *Mainmise*, le poète subversif Denis Vanier, se prononce pour la légalisation du cannabis.

p. 23

L'algue, forme cellulaire originelle, permettait au samouraï zen dont elle constituait la base alimentaire de vivre deux ou trois secondes en avance sur son adversaire, de prévoir avant que celui-ci ne frappe.

Denis Vanier, 1970, p. 84.



Claude Fruchier, bédouin en résidence à Mainmise et responsable de la production du magazine de 1974 à 1976, prend ici la pose pour son frère, dans ses plus beaux atours.

© Claude Fruchier, *Nos racines psychédéliques*.

Claude Fruchier, dit Puff-Puff.

déniché, il y a quelques années, un exemplaire du florilège *Le pot*. Il a humé et remonté la piste jusqu'en 1970, ce grâce à quoi il est dorénavant possible de plonger dans plus de 250 pages au graphisme tonitruant (le livre est très beau – ou très laid, c'est selon, et le travail de Dorian Danielsen doit être mentionné). Même des analphabètes y trouveraient leur plaisir, tellement il y a à voir ; pour les autres, il arrive que la typographie existe pour elle-même, sans égard nécessaire pour la signification. J'exagère, mais à peine : certaines pages sont presque illisibles, surtout quand on a opté pour des caractères crevés sur un fond saturé à couleur forte (mauve stoned, orange brûlé, vert passé, bleu daltonien), mais on a tout notre temps, on est des potes de Boris Vian, on n'est pas là pour se faire engueuler, et encore moins pour chipoter dans l'assiette à plaisir.

LE SENS CRITIQUE

Le bénéfice d'un ouvrage de cette nature, placé loin et tard en aval du phénomène qu'il restitue, est d'en offrir une vue en coupe. À moins d'avoir gardé des exemplaires de la revue et de s'exposer à des quintes de toux quand on les sort d'un coin empoussiéré de sa bibliothèque, on est assez éloigné de ce qui était dit et montré dans cette revue de la marge qui se prenait pour le centre du monde... section Kébek, et pourtant tout est vaguement familier. Cela ne va pas toujours sans malaise, grand, très grand, colossal, quand il s'agit des enfants : jusqu'où

En janvier 1978, le soixante-quatorzième numéro de *Mainmise* est de nouveau consacré à la sexualité, cette fois selon un angle plus féminin. Le magazine est alors dirigé par une femme, Paule Lebrun. Elle signe l'éditorial et le dossier « Entre l'amour fou et la baise plate la baise folle et l'amour plat », en collaboration avec Francine Chabot, Anne-Marie Guérineau, Madeleine Bélanger, Christine L'Heureux, Gisèle Beaudoin, Michèle Favreau et Ginette Paris.

Ce dossier est l'occasion de redéfinir la sexualité féminine à la lumière du Rapport Hite (1976) sur la sexualité des femmes.

p. 130

s'est-on donné le droit d'aller ? Pour ce qui est des femmes, on comprendra aussi qu'une seule revue ne fait pas foi de tout : le récit de ce qu'elles devenaient n'aurait su se passer de *La vie en rose* ni même de l'officielle *Gazette des femmes*.

L'auto-complaisance de vieux freaks aurait pu teinter irrémédiablement *Nos racines* et laisser les lecteurs seuls avec leur esprit critique. Notons à ce chapitre la lucidité d'un Aleksi K. Lepage, qui trace une certaine filiation entre les communes et les sectes ultérieures d'un Raël ou d'un Moïse Thériault. Il n'y a pas ici de fatalité absolue, mais la mainmise a fait le succès de certaines entreprises délétères. Le reconnaître exige un immense courage intellectuel quand on a soi-même passé une partie de son enfance dans ces « maisons en forme d'ovnis, pétries de ciment et de mousse synthétique ».


Autre constat, quand on commence par parcourir le livre dans le désordre : les photographies ne cachent rien de notre américanité, de notre adhésion d'alors pour le monde des Kérouac, Miller, Burroughs, Ginsberg. Et ce monde est peut-être le dernier chapitre de ce mythe que les États-Uniens appellent *the Last Frontier*, un imaginaire des confins marqué par l'imagerie western (certaines dégaines et attitudes ne trompent pas) et portant le sceau de rien de moins que l'épopée.

Georges Khal était allé, comme beaucoup le feront, en Californie, qui est un peu notre Finistère. Qu'y avait-il à la fin du monde ? Le Népal, l'Inde des ashrams, du tantra, de la pof transcendante. C'est à ce moment que l'auteur, dont je ne peux résister à l'envie de rappeler qu'il s'appelle Brouillard, a la joyeuse idée de placer des extraits de récits de voyage, dans une langue militante, par d'impavides et délurés Québécois, contents d'affirmer que le stock de chez nous tient la route. Naviguer à vue n'empêche pas de retourner à bon port.



© Anne-Marie Guérineau, 1977, *Nos racines psychédéliquies*.

Nos racines psychédéliquies appelle des compléments : le yogi cherché en Inde était-il un avatar inattendu de l'ermite des hagiographies chrétiennes ? Les enfants du Soleil n'aspiraient-ils pas à une immaturité idéale ? Ne rêvait-on pas de la tribu perdue dans le grand livre de la modernité ? Quel rapport entretenait-on avec les vêtements – ou leur absence ?

Il est possible aussi de ne se poser aucune question et de simplement jeter un œil à la jeunesse dorée d'une époque – dorée comme dans Acapulco gold. « Si j'avais les ailes d'un ange », chantait Charlebois. Certains les ont eues. 

1. Marc-André Brouillard, en collaboration avec l'équipe de *Mainmise*, *Nos racines psychédéliquies. L'héritage électrisant de la génération Mainmise*, Guy Saint-Jean, Laval, 2018, 34,95 \$.

* Gilles Pellerin est auteur de quatorze livres (recueils et anthologies de nouvelles, essais, roman) et coauteur de huit autres. Né à Shawinigan, il habite Québec depuis une quarantaine d'années. Professeur de littérature au Cégep Garneau, il a aussi été éditeur (*L'instant même* et *Les Heures bleues*), critique dans des revues et chroniqueur littéraire à Radio-Canada.

Denis Vanier

ONCTION EXTRÊME

Écrits des Forges, Trois-Rivières, 2018, 203 p. ; 20 \$

De l'œuvre de Denis Vanier, je n'avais lu que quelques recueils, des livres qui m'ont habitée avec un mélange de fascination et de répulsion. La sortie de cette édition anthologique regroupant des recueils parus aux Écrits des Forges avait donc tout pour me réjouir.

« Nous ne sommes plus de la race des mutants / mais de celle dont les yeux / brûlent la lumière / avec des rubans aux poignets / pour nous lier au bonheur. » *Koréphilie*, écrit avec Josée Yvon, s'ouvre sur les citations en exergue de Lise Fortier, première femme québécoise à devenir gynécologue, de Gilbert Langevin et d'André Malraux, puis commence sur ces lignes. Tout au long de cette moitié de recueil (l'autre moitié, celle écrite par Yvon, est parue aux Forges dans *Pages intimes de ma peau*) et des recueils suivants, je navigue entre noirceur intérieure, extase et écorchure. Les sentiments sont violents, ils ont une force de destruction massive, mais aussi d'embrasement mystique et mythique, profondément rock, au sens brut, sombre et sauvage. Les fluides coulent à flots, chaque page dégoulinant



de sang, de salive, de sperme, de sueur, de larmes, d'alcool. J'en suis parfois éblouie, d'autres fois dégoûtée, transportée dans un univers gluant et crasseux où les tables sont collantes de bière et où l'air embaume un parfum d'encens et de robine.

« On ne guérit jamais d'être son corps. » Dans les cinq livres regroupés dans *Onction extrême*, soit *Koréphilie*, *L'odeur d'un athlète*, *L'épilepsie de l'éteint*, *Les stars du rodéo* et *L'hôtel brûlé*, les corps sont caressés, mais aussi et surtout, malmenés, scalpés, mordus, fendus, menottés. Habiter son corps comme un combat d'où on n'a pas grand espoir de sortir indemne. Denis Vanier puise dans les imaginaires de la rue, du dépanneur, de la pizzeria de même que chez les Arabes, les Indiens, les Tamouls ; à chacun, il emprunte parfums, couleurs, rites et mystères. Cela crée un curieux univers, souvent glauque, étincelant, bruyant et douloureux. Les images saisissent, autant par leur beauté que leur monstruosité. La vulnérabilité et le désespoir se faufilent entre colère, amour et révolte. La langue est riche, éclatée, le lexique va du plus doux à la violence extrême.

La poésie de Denis Vanier est bandée, pénétrante, pleine, enragée, palpitante, et malgré mon bonheur de me plonger dans ces recueils, je suis bien obligée d'ajouter ma voix à celles qui ont reproché aux Écrits des Forges de ne pas offrir de préface digne de ce nom à l'auteur. Pour rendre hommage à l'immense poète qu'était Vanier ainsi que pour le faire découvrir à un nouveau lectorat, une présentation solide et documentée aurait été nécessaire.

Valérie Forgues